

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 41 (1896)
Heft: 1

Artikel: Le Grand-Condé et sa campagne de 1674
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348232>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des caissons en arrière, cela malgré le danger possible d'un manque de munitions, *parce que le service des parcs était bien organisé*. (Voir P. Ploix : Le service à l'arrière dans l'artillerie en temps de guerre ; p. 37).

« Les coffres de l'artillerie, après la bataille de la Moskowa, étaient à peu près vides. (Abaut, p. 87.)

» Les craintes que cette situation pouvait faire naître furent bien vite dissipées. Le grand parc avançait lentement mais sûrement. Le 8 septembre, il poussa quelques convois sur les derrières de l'armée. Le 9 (soit cinq jours avant l'entrée à Moscou), le général de Lariboisière annonçait l'arrivée prochaine de plus de 500 voitures portant 72 000 coups de canon et 5 000 000 de cartouches.

» Si l'état remis par Lariboisière, écrivait le major général, avait porté vingt mille coups de canon de moins, l'empereur se serait arrêté. »

Et pendant la désastreuse et légendaire retraite de la Grande Armée, en 1812, c'est l'artillerie (grâce aux efforts incessants des parcs qui lui fournissaient, aux prix de difficultés inouïes, des munitions et des attelages), qui tint tête à l'ennemi et permit aux débris des troupes françaises de regagner la frontière prussienne.

Pour se convaincre de ce fait capital, il suffit de consulter les historiens de cette campagne à jamais fameuse : Si la Grande Armée n'a pas subi un anéantissement complet, c'est en grande partie aux services rendus par les parcs qu'elle le doit.

(*A suivre.*)

Le Grand-Condé et sa campagne de 1674.

(Avec une carte.)

Comme nous le disions dans notre livraison de décembre 1895, il nous semble instructif de revenir avec quelques détails sur la carrière de ce grand capitaine, d'après la belle publication que vient de publier son historiographe, le duc d'Aumale, qualifié au mieux et à tous égards pour une telle œuvre¹.

¹ Histoire des princes de Condé pendant les XVII^e et XVIII^e siècles, par M. le duc d'Aumale, de l'Académie française. Tome septième. Paris, Calman-Lévy, 1896. Un vol. in-8^o de 784 pages, avec deux portraits en héliogravure et 4 cartes. Prix : 7 fr. 50.

Rappelons que Louis II de Bourbon, quatrième prince de Condé, doté du commandement en chef à 22 ans, comme prince de sang royal, débuta par la brillante victoire de Rocroy (19 mai 1643) sur les Espagnols de Mello, si hardie de manœuvre qu'elle passa d'abord pour n'être qu'un heureux coup de fortune et qu'elle fut peut-être restée comme telle dans l'histoire sans les exploits successifs qui en confirmèrent le mérite au point de vue de l'art du généralissime.

Moins de trois mois plus tard, 10 août 1643, la prise de Thionville, la meilleure place de la Moselle après Metz, ajoutait de nouveaux lauriers à ceux de Rocroy. Il en fut de même des victoires de Fribourg (6-8 août 1644) et de Nordlingen (3 août 1645), de concert avec Turenne; de la prise de Dunkerque (11 octobre 1646), de la belle bataille de Lens (20 août 1648) gagnée sur l'archiduc Léopold et qui, jointe aux succès de Turenne en Bavière et des Suédois en Bohême, amena, deux mois plus tard, la fameuse paix de Westphalie.

On sait aussi que le jeune vainqueur fut moins heureux quand des ressentiments de vanité blessée l'amenèrent à combattre, à côté des Espagnols, contre le gouvernement de son pays, et que son émule, Turenne, lui infligea, entr'autres, les défaites d'Etampes (4 mai 1652), du faubourg St-Antoine (2 juillet 1652), enfin de la décisive bataille des Dunes (14 juin 1658), où, à la vérité, les généraux espagnols don Juan et Caracena refusèrent obstinément de suivre les sages avis de Condé.

On sait de plus que toute cette fâcheuse ombre au tableau fut pleinement dissipée par la paix des Pyrénées (7 novembre 1659), qui stipula, en plusieurs articles, la rentrée en France du transcendant déserteur.

Condé ne rentra que peu à peu dans sa haute situation militaire; mais lorsque les affaires générales s'embrouillèrent de nouveau par les prétentions du magnifique Louis XIV, surtout à la mort de son beau-père, Philippe IV, roi d'Espagne, ce fut Condé qui, de son gouvernement de la Bourgogne, en quelques semaines d'hiver 1667-68, mit la Franche-Comté, alors espagnole, aux pieds du roi, qui, de son côté, avec Turenne et Vauban, s'emparait de la Belgique.

Par le traité d'Aix-la-Chapelle (12 mai 1668), Louis XIV restitua bien la Franche-Comté, qu'il comptait reprendre plus tard, pour garder bon nombre de places belges qui resteraient

définitivement françaises ; mais cela n'assurait pas la paix pour longtemps, car ces dernières conquêtes mettaient la France en susceptibilités de voisinage avec les vaillants Hollandais.

En mai 1672, cent et dix mille Français sous le roi, accompagné de Condé et de Turenne, envahissent la Hollande, dès Charleroy, arrivent à Visé entre Liège et Mæstricht sur la Meuse, passent le Rhin autour de Wesel, l'Yssel à Dœrsburg, le Leck à Tolhuis, où Condé fut grièvement blessé. En juillet, les Français sont à Utrecht ; la terrible inondation de Guillaume d'Orange les y arrête et les force de rétrograder. Le roi rentre à Paris ; le prince a aussi dû quitter l'armée pour soigner sa blessure. Turenne reste seul à l'œuvre ; bientôt il la reporte sur l'Allemagne, tandis que Louis XIV s'apprête à rouvrir les feux sur une échelle plus vaste encore. L'Espagne se déclarant contre lui, il aura, dès le printemps 1763, quatre armées en campagne : en Allemagne celle de Turenne, dans les Pyrénées celle de Schomberg, en Franche-Comté le roi lui-même avec Vauban ; en Belgique, Condé, qui y retournera, encore souffrant de sa blessure et de la goutte, compliquée par son séjour au milieu des inondations.

Ici va maintenant s'ouvrir cette célèbre avant-dernière campagne de 1674 que nous annoncions plus haut.

Sur ce théâtre de la guerre, les Français auront affaire à l'intrépide et tenace Guillaume d'Orange, disposant d'environ 70 mille Hollandais-Espagnols, qui seront renforcés de 30 à 40 mille Impériaux sous le comte de Souches. En mai, ces forces étaient réparties en deux ou trois groupes principaux, les Impériaux s'avançant du Rhin, de Coblenz-Cologne, vers Liège et Mæstricht ; les autres épargnés autour de Bois-le-Duc et de Bruxelles.

A peu près à ce moment, Condé partait de Chantilly, en chaise, très chancelant encore ; il arrivait, le 8 mai, à Tournay, où s'assemblent ses troupes : environ 25 mille hommes, dont un quart de non valeurs. Le 12 mai, il marche dans la direction de Mæstricht, encore aux mains des Français sous l'habile d'Estrades. Il y trouvera le corps de Bellefonds, son successeur en Hollande, qui doit en diriger l'évacuation et ramener de Nimègue une vingtaine de mille hommes, après avoir regarni la place de Grave, autre reste des conquêtes de 1763, livrée désormais à elle-même sous le vaillant Chamilly.

Le 18 mai, Condé se refait à Thiméon près Charleroy ; le

20, il arrive à Freeren près de Tongres, ressaisit enfin, les 23 et 24 mai, son lieutenant Bellefonds, qui s'était attardé à des prises de forts et fortins, entr' autres ceux d'Argenteau et de Navagne, fermant utilement les passages de la Meuse entre Liège et Maestricht. Cela fait, Condé s'empresse de ravitailler d'Estrades, d'affermir le moral avec la neutralité des Liégeois, puis de reprendre, le 25 mai, la direction de la Sambre. Le 29, il rentre dans son camp de Thiméon, où il sera en mesure de surveiller et contrecarrer tous les mouvements des ennemis.

Ceux-ci n'avaient rien compris, paraît-il, à cette féconde campagne de dix-sept jours en aval et en amont de la Meuse ; ils s'étaient bornés à l'observer, à préparer, de part et d'autre, le groupement de leurs forces ; les Impériaux s'étaient avancés entre Limbourg et Verviers, les Hollandais entre Breda et Anvers, les Espagnols se groupaient autour de Bruxelles et plus en avant.

Quand les trois alliés seront d'accord pour un objectif commun, ce qui n'arrivera pas de sitôt, ni à la perfection, ils avisent à se joindre. En attendant, Guillaume d'Orange, qui est l'âme de cette Triplice, brûle d'impatience de s'élancer sur Paris par la Sambre, promettant aux siens, en passant par la Champagne, de joyeux verres du pétillant cru de la province. Les Espagnols, encore peu à portée de leurs alliés et près des Français, sont moins pressés ; leur capitaine-général Montrerey hésite à se prononcer ; en tout cas, il ralentira l'invasion projetée ; longtemps on discutera avant d'agir.

Dans le camp opposé, même indécision. Le roi et Louvois, un vrai conseil aulique, veulent tout ordonner de Paris. Notamment, ils demandent de grands sièges de places fortes qui fourniront de solennelles redditions auxquelles la Cour assisterait. Condé, qui ne veut plus être indiscipliné, a peine à défendre les droits du sens commun. Il objecte modérément, longuement. Il préfère l'armée mobile. Il le prouve en quittant, au commencement de juin, son bon camp de Thiméon pour la vallée de l'Haine, riche en fourrages. Il campe, du 8 au 11 juin, à Haine St-Paul, du 11 au 27 juin à Ville-sur-Haine. De là il menace la place de Mons et entre ainsi dans les vues du roi.

Ces mouvements en ayant amené d'autres de la part des adversaires sur le front principal, d'abord entre Louvain et Bruxelles, puis jusque sur la Dendre en amont de Termonde,

Condé va prendre une base et même une ligne d'opérations nouvelles aussi sur cette rivière. Dès le 28 juin il forme, à Brugelettes, près d'Ath, un camp appuyé aux grands dépôts de Tournay et de Lille ; là, il est à même d'entreprendre soit le siège des places de Condé ou de Mons, si le souverain y persiste, soit toute autre opération que les circonstances recommanderaient. Pour aider à la première alternative, Vauban lui est envoyé par le roi conquérant ; mais le grand ingénieur, qui est aussi un homme de bon sens, est prompt à se ranger à l'avis de Condé. On ira donc de l'avant, dans l'intérieur du pays, en descendant la Dendre.

A cet effet l'armée allait s'avancer sur Grammont et Lessine quand Louvois, trop ému de récentes nouvelles venant de la région du Rhin, où de Souches semblait vouloir se reporter, retire à Condé deux importants renforts, sous Rochefort et Luxembourg, qui le rejoignaient. C'était une diminution de 18 bataillons et 42 escadrons, avec deux brillants chefs. Après cela, le plan d'offensive n'a plus de raison d'être. Il est changé en un reploiement sur Charleroy. Un camp d'observation est pris, par ordre supérieur, aux Estinnes, près de Binche, dès le 14 juillet. On y menace encore Mons.

Dans les entrefaites, les alliés se sont un peu rassemblés : les Espagnols et les Hollandais à Hal, puis à Braine-le-Comte, les Impériaux encore sur la Meuse, de Dinant à Givet, d'où ils pourraient aussi pointer sur la Champagne, par Mézières, comme le craint Louvois.

Dans ces conditions, Condé croit devoir se rapprocher de Charleroy et va prendre un autre camp à Piéton, village devenu légendaire¹. Il y est rallié par de précieux renforts ; d'abord le corps de Luxembourg, qui, bien que réduit de 4 bataillons, suite des inquiétudes incessantes de Louvois, garde toute la valeur que lui donne son illustre chef ; puis le corps de Rochefort, deux mille cavaliers d'élite, toute la maison du roi ; l'intrépide et fidèle général de Fourilles, militaire de race et de tempérament, un maître en cavalerie comme en toutes armes d'ailleurs, assuré du bâton de maréchal si Dieu lui prête quelques semaines de vie, reçu avec joie par Condé, qui l'aime et l'estime depuis longtemps, et a en lui une confiance illimitée ;

¹ Situé à 11 kilomètres au nord-ouest de Charleroy, sur un mamelon en dos-d'âne au pied duquel serpente le ruisseau du Piéton, affluent de gauche de la Sambre.

le vaillant Villeroy est aussi de ceux qui rejoignent l'armée, où il sera moins malheureux qu'il le fut plus tard. Déjà s'y trouvaient Montal et Saint-Clas, deux généraux de haut mérite, le premier pour l'infanterie, le second pour la cavalerie, et dès le 5 juin, le duc d'Enghien, fils de M. le Prince, lieutenant-général, revenant de la campagne de la Franche-Comté; dans maintes affaires attachantes, il soulagera son père avec zèle et courage. Mais gagnera-t-il sa succession éventuelle?... Aurait-il pour cela l'envergure et les chances voulues?...

Après une nouvelle fausse alerte venue d'une autre tentative de Louvois de retenir le corps de Rochefort et de l'intention annoncée du Roi de se rendre à l'armée, Condé ose espérer enfin, au commencement d'août, que tout marchera convenablement, si sa goutte ne s'en mêle pas trop. Il peut compter sur un effectif d'environ 45 000 hommes bien à ses ordres, bien postés dans un camp sûr et solide, avec d'utiles alentours s'éclairant fort au loin. Il a 32 mille hommes d'infanterie, 14 mille de cavalerie, dont mille beaux dragons combattant ordinairement à pied, soixante pièces d'artillerie aux calibres de 4, 8, 12 et 24.

L'infanterie est très bonne. Le rapport des piquiers aux mousquetaires est bien diminué, diminue tous les jours; il n'est plus que du dixième aux gardes-françaises, d'un quart au maximum dans le reste des fantassins, sauf aux Suisses, car il y en a, et même en bon nombre¹.

¹ Disons tout de suite qu'ils ont ici, par régulières capitulations, deux bataillons des gardes, colonel Laurent d'Estavayer-Montet, de Soleure, et 4 régiments de « Petits Suisses » ou de ligne, sous les colonels Stoppa et Salis (Grisons), Pfiffer (Lucerne) et Erlach (Berne). Dans ses notes de revue, Condé dit que « Stouppé (Stoppa) est le plus beau des Suisses. »

La famille Stoppa, des Grisons, fournit maints officiers supérieurs et généraux à la France. M. le duc d'Aumale mentionne, entre autres, Pierre Stoppa, qui était, dès 1648, lieutenant aux gardes suisses dans la compagnie de son oncle Jean-Antoine. Brigadier en 1672, lieutenant-général en 1678, colonel du régiment des gardes suisses en 1685, mort en 1701. Son frère Jean-Baptiste, le commandant intérimaire du régiment en 1674, devint brigadier en 1689 et fut tué à la bataille de Steinkerque, en 1692.

Sur Pierre Stoppa, à propos du séjour de Condé à Utrecht, en 1673, M. le duc d'Aumale s'exprime encore dans les termes ci-après, que nous sommes fiers d'enregistrer :

« On voulait retirer aux Réformés leurs temples, ce qui revenait à interdire l'exercice du culte à la population d'Utrecht; M. le prince put s'y opposer avec succès, grâce au concours et à la fermeté du gouverneur de la place, un brigadier suisse, Stoppa, vaillant et bon officier, bien souvent nommé dans les récits de

Les Suisses gardent la proportion d'un tiers de leurs piques légendaires. La bayonnette est donnée aux mousquetaires au fur et à mesure de sa fabrication, les fusiliers du roi, desservant l'artillerie, l'ont depuis l'an 1671. Ce régiment et les gardes françaises sont notés « superbes », le « Royal des Vaisseaux », le « Picardie » (1^{er} de ligne) ont « très bien ». Les « Navarre » (Royal Italien), « La Reine », « La Fère », etc., sont moins bien notés, ont probablement trop de piquiers encore. Condé n'est ni débonnaire, ni flatteur. Il ne voudrait que des mousquets à bayonnette. En attendant il a diminué la profondeur des formations de combat.

La cavalerie était fort inégale. Les dragons « Colonel général » sont de toute beauté, remarque M. le Prince, qui en dit à peu près autant des chevaux-légers, de la gendarmerie, des cuirassiers, de toute la maison du Roi, des régiments « Mestre de camp général », « Condé », « Gourdis ». Quelques autres régiments, ainsi que les six escadrons « Konigsmark » sont bien « raccommodés » ; comme ils seront valeureusement menés par les Fourilles et les Saint-Clas, l'entraînement du champ de bataille les mettra au niveau des meilleurs.

A cette même date, premiers jours du mois d'août, les alliés n'étaient pas en reste. Ils formaient, aux environs de Nivelle, une masse d'environ cent mille hommes, ou plutôt cent mille âmes¹, les Impériaux ayant enfin franchi la Meuse à Namur le 23-24 juillet. Le commandement en chef avait été

guerre, les dépêches, les mémoires, belle figure honnête, désintéressé, aussi apprécié du Roi que respecté en Hollande. M. de Stouppe, comme on l'appelait, et son frère, lieutenant-colonel, tous deux cultivés, habiles à manier la plume comme l'épée, étaient de la compagnie habituelle de M. le Prince. Le gouverneur d'Utrecht trouva grâce même devant l'auteur passionné de l'*Advis fidelle aux véritables Hollandais* : « J'espère, dit-il, que M. Stouppe ne trouvera pas » mauvais qu'on lui rende ce témoignage qu'il n'a jamais voulu prendre part aux » excès qui se sont commis dans la ville d'Utrecht, et qu'au contraire, en pro- » testant que le roi son maître lui donnait de quoi subsister honorablement, il » n'a jamais voulu prendre des présents, de quelque nature qu'ils fussent, direc- » tement ou indirectement, de peur qu'on ne lui pût un jour reprocher d'avoir » profité des misères des habitants d'Utrecht, dont il a toujours eu horreur et » dont il a toujours condamné les auteurs. » (Ouvrage cité. Tome VII, p. 387-8.)

¹ Dans l'armée impériale en campagne, dit Montecuculi (*Aphorismes* I, 132), la pratique est de passer à chaque compagnie quatre chariots, plus un chariot de vivandier, — à chaque cavalier un bidet outre le cheval d'armes — aux fantassins un nombre indéterminé de femmes et ânes, *donne e sommeri*. Avec les parcs de l'armée, des vivres, des ambulances, cela double à peu près les effectifs.

dévolu au comte de Souches, guerrier d'expérience. Il avait sous ses ordres le prince d'Orange et ses 20 mille Hollandais et le capitaine-général Monteray, représenté par le marquis d'Assentar, avec autant d'Espagnols.

Le 7 août, les alliés s'avancent plus au Sud, direction de Mons; ils défilent à la barbe de Condé, qu'ils jugent en défensive absolue dans son camp barricadé du Piéton. Leur front arrive entre Feluy et Seneffe; leur gauche est près d'Arquennes, leur droite pousse des avant-postes jusqu'à Familleureux et le bois de Buisseret. Ils ignorent qu'ils sont surveillés de près; les grand'gardes françaises ont été poussées en avant. Saint-Clas, avec ses chevaux-légers, fouille tout le pays entre le Piéton et la Samme. Condé lui-même est en reconnaissance, bien en train; il sent la poudre, ses forces se sont ranimées.

Toute la journée du 10 août se passe en observation, en sérieux et calmes préparatifs de part et d'autre. Le camp du Piéton se couvre et s'éclaire par cinq mille hommes, dont 1500 cavaliers, avec six pièces, au delà du ruisseau, embusqués dans un bas-fond; aux débouchés mêmes du camp sont postés trois mille cavaliers d'élite prêts à s'élancer où besoin sera.

La crise devient imminente.

Le soir, les éclaireurs de Saint-Clas signalent un ébranlement des alliés; bientôt on en entend distinctement le bruit grossissant et non interrompu. *(A suivre.)*

Courses de fond à l'école préparatoire d'officiers de cavalerie.

Les aspirants officiers de cavalerie ont accompli, pendant leur école de l'automne dernier, une course de fond dont les résultats comportent d'utiles enseignements. L'école fut répartie en quatre fortes patrouilles de 5 à 6 hommes, dont les chefs furent désignés par le sort. Le 23 novembre à 10 h. du matin, après les travaux ordinaires de l'instruction, ces patrouilles reçurent communication de leurs tâches. Les parcours suivants leur furent fixés :

Patrouille 1 : Berne — Thörishaus — Neuenegg — Laupen — Morat — Faoug — Bellerive — Gampelen — Thièle — Neuveville — Bienne — Berne, soit 120 km.

Patrouille 2 : Berne — Worb — Grösshochstetten — Signau — Sumiswald — Huttwyl — Langenthal — Murgenthal — Oensigen — Soleure — Berne, soit 135 km.